

Francine DESCARRIES et Christine CORBEIL

Mme Descarries est sociologue, professeure-chercheure,
département de sociologie, UQAM

(1991)

“Penser la maternité:
les courants d'idées au sein
du mouvement contemporain
des femmes”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Francine Descarries et Christine Corbeil,

“Penser la maternité: les courants d'idées au sein du mouvement contemporain des femmes”. Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 32, no 3, 1991, pp. 347-366. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Mme Francine Descarries est directrice universitaire, Alliance de recherche IREF/Relais-Femmes, et professeure au Département de sociologie de l'Université du Québec à Montréal (UQAM)

[Autorisation formelle accordée par Mme Descarries de diffuser ce texte accordée le 24 juillet 2006]



Courriel : descarries.francine@uqam.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11'')

Édition numérique réalisée le 25 juillet 2006 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Francine DESCARRIES et Christine CORBEIL

directrice universitaire, Alliance de recherche IREF/Relais-Femmes,
et professeure au Département de sociologie de l’UQAM

“Penser la maternité: les courants d'idées
au sein du mouvement contemporain des femmes”.



Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 32, no 3, 1991, pp. 347-366. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

Table des matières

[Résumé](#)

[Introduction](#)

[Des questions et des enjeux](#)

- a) [Un discours axé sur l'égalité et la ressemblance entre les sexes](#)
- b) [Du refus de la maternité à l'indifférenciation des sexes](#)
- c) [De la maternité-esclavage au féminin-maternel](#)
- d) [Et si on interpellait les pères ?](#)

[Conclusion](#)

[Bibliographie](#)

Francine Descarries et Christine Corbeil *

directrice universitaire, Alliance de recherche IREF/Relais-Femmes,
professeure au Département de sociologie de l'UQAM

“Penser la maternité: les courants d'idées
au sein du mouvement contemporain des femmes”.

Un article publié dans la revue **Recherches sociographiques**, vol. 32, no 3,
1991, pp. 347-366. Québec: Les Presses de l'Université Laval.

S'inspirant d'une typologie des courants de pensée féministes, les auteures situent au sein du mouvement des femmes la pluralité des points de vue exprimés sur la maternité et en explicitent les enjeux tant théoriques que pratiques. Elles identifient la trajectoire des transformations progressives mais profondes qui se sont opérées dans le discours des femmes, à l'égard d'une première théorisation de la maternité appréhendée comme lieu d'oppression. Ainsi sont mis en évidence, à la lumière des écrits les plus récents, les ambiguïtés et les présupposés qu'il reste à clarifier pour élaborer une problématique de la maternité capable de rendre compte de l'expérience quotidienne des mères dans sa double composante matérielle et affective.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Aucune discussion sur l'avenir des femmes québécoises ne peut faire l'économie d'une réflexion sur les enjeux actuels de la procréation et de la maternité, comme aucun projet de société ne peut être élaboré sans tenir compte de ces réalités en mouvance. Dans un univers toujours dominé par une culture organisationnelle et politique, qui reproduit systématiquement une coupure et une hiérarchisation

* Nous ne saurions passer sous silence la collaboration éclairée et efficace des autres membres de notre équipe de recherche, Carmen Gill et Céline Séguin, à l'écriture de la version finale de cet article. Nous tenons à les en remercier.

entre vie familiale et vie professionnelle, rares sont les sujets qui suscitent encore autant débats passionnés et contradictoires au sein du mouvement des femmes et à sa marge. Il est vrai que le rapport des femmes à la procréation et à la maternité, plusieurs travaux féministes québécois en ont fait la preuve, a non seulement justifié historiquement leur exclusion sociale et contribué à leur dépendance économique, mais encore il a représenté pendant fort longtemps l'unique justification sociale de leur rôle et de leur vie (Collectif Clio, 1982 ; THIVIERGE, 1982 ; FAHMY-EID et DUMONT, 1983).

Faut-il alors se surprendre que des femmes, à différents moments de l'histoire, se soient révoltées contre ce modèle univoque de féminité et aient exigé avec plus ou moins d'intensité et de visibilité de prendre part à d'autres destinées que celles dictées par les institutions patriarcales ? La dissidence des femmes québécoises en ce qui a trait à la conjugalité et à la maternité, à leurs règles et à leurs contraintes s'est ainsi affirmée au fur et à mesure que de nouvelles conditions démographiques ¹ et socio-économiques s'implantaient et leur offraient l'occasion d'échapper au seul destin d'épouse et de mère à temps plein. ²

Déjà plus de vingt ans se sont écoulés, en effet, depuis l'époque où, bannières en tête, des femmes québécoises exigeaient de l'État le droit

¹ Selon des études récentes (DANDURAND et SAINT-JEAN, 1988 ; MATTHEWS, 1987), ces conditions seraient notamment le report de l'âge du mariage légal, le contrôle de la fécondité, l'apparition de familles à enfant unique, la croissance rapide de l'instabilité conjugale et la multiplication des formes de vie familiale. Selon le démographe Patrick FESTY (1987), c'est au Québec que de tels changements de comportements matrimoniaux et reproductifs, observés dans l'ensemble des pays occidentaux, se sont révélés les plus spectaculaires.

² On sait que la participation en masse des femmes à la main-d'œuvre au cours des dernières décennies a constitué un des faits sociologiques les plus marquants de l'histoire québécoise récente. Ce phénomène prend toute sa signification si on observe qu'en 1990, plus de 70% (71,4%) des mères québécoises qui ont des enfants de six ans et plus et 66,5% de celles qui ont des enfants d'âge préscolaire font partie de la population active. Pour fins de comparaison, notons que ces taux se situaient en 1976 respectivement à 35,4% et à 30%. Pour une discussion plus élaborée, voir CORBEIL, DESCARRIES, GILL et SÉGUIN (1990).

à la contraception et à l'avortement, l'accès à l'éducation supérieure, l'égalité en emploi et la mise sur pied de garderies publiques (LAMOUREUX, 1986). Ces premiers affrontements, ces luttes individuelles et collectives, leur ont permis de rompre leur isolement, de briser leur silence et d'exprimer publiquement, et avec une certaine efficacité, leurs aspirations et leur volonté de changement. Le mouvement des femmes devint alors un point de ralliement, un lieu de conscientisation, d'action et de réflexion pour une génération de femmes décidées à rompre avec les valeurs traditionnelles et à lutter contre tout obstacle à la libre disposition de leur corps, de leur vie (BOURGON et CORBEIL, 1990).

S'appuyant sur l'hypothèse que les pratiques et les discours privilégiés par les femmes québécoises au cours de cette période s'inspirent des modèles de pensée féministes qui les rejoignent, les interpellent et les mobilisent, le présent article vise, d'une part, à favoriser une compréhension plus systématique des orientations qui ont traversé le mouvement des femmes au cours des dernières décennies. D'autre part, il proposera une relecture critique des enjeux tant théoriques que pratiques des contributions les plus récentes sur les thèmes du maternel et du féminin.

Nous inspirant d'une typologie des courants de pensée féministes que nous avons proposée il y a quelques années ³, nous exposerons la pluralité des points de vue exprimés dans les écrits français et américains quant au rapport des femmes à la maternité. Cela permettra de tracer la trajectoire des transformations progressives mais profondes qui se sont opérées dans le discours des femmes à l'égard d'une première théorisation de la maternité appréhendée comme lieu de l'oppression. De plus, une telle démarche laissera entrevoir les multiples filiations entre la pensée féministe québécoise et les différents courants repérés. Enfin, elle mettra aussi en évidence les ambiguïtés et les présupposés qu'il reste à clarifier au sein du mouvement des femmes

³ Cette étude s'inscrit en prolongement de nos travaux de recherche sur le discours féministe contemporain et sur l'articulation maternité-travail. Elle poursuit une réflexion qui a déjà été amorcée notamment dans DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Shirley Roy (1988), DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Christine CORBEIL (1987) et CORBEIL, Christine et al. (1990).

pour qu'il soit en mesure d'élaborer une problématique de la maternité capable de rendre compte de l'expérience quotidienne de la relation maternelle dans sa double composante matérielle et affective.

S'il nous apparaît qu'une telle démarche peut favoriser une meilleure compréhension de l'évolution de la pensée féministe québécoise, c'est que nous jugeons que celle-ci a la caractéristique tout à fait exceptionnelle et enrichissante de s'être développée dans le double créneau des influences américaine et française. Cette situation particulière et un contexte marqué par le dynamisme des groupes de femmes ont donné selon nous à la recherche féministe québécoise sa coloration et sa spécificité, soit celle d'offrir une synthèse féconde entre l'approche pragmatique, militante et empirique des Américaines et les perspectives plus théoriques et abstraites privilégiées par plusieurs intellectuelles françaises.

Des questions et des enjeux

[Retour à la table des matières](#)

Avant de nous engager dans cette démonstration, rappelons qu'il existe présentement dans plusieurs sociétés occidentales un débat sur la dénatalité et l'avenir de la famille. Certes, celui-ci concerne directement des sociétés comme le Québec qui ont traditionnellement associé leur survie comme entité nationale à un taux de natalité très élevé. Mais, il touche plus particulièrement toutes les femmes qui sont immédiatement partagées dans leurs choix potentiels entre le célibat et la conjugalité, entre leur désir d'enfant et leur désir de réalisation personnelle, entre leur projet de carrière et leur projet de vie familiale. Devant ces dilemmes, le discours féministe sur la maternité a souvent été cantonné aux deux pôles d'interrogation suivants : doit-on interpréter la maternité comme lieu de l'aliénation des femmes ou, au contraire, comme lieu privilégié d'expression de leur identité, de leur culture et de leur éthique et comme la source de leur pouvoir ? Questionnement piège, difficile pour ne pas dire impossible à résoudre, puisqu'il repose sur une vision manichéenne, extérieure à l'expérience

historique et quotidienne des femmes où matérialité et culture de la maternité sont dissociées sinon opposées. Questionnement polarisant et simplificateur aussi puisque les femmes qui tentent de se libérer des jugs et des servitudes de l'institution maternelle sont également conscientes que leur expérience de la maternité est une partie intégrante de leur vie affective et de leur culture historique collective. L'évolution actuelle de la pensée féministe exige donc que le questionnement soit formulé en des termes moins absolus et s'ouvre aux multiples réalités des rapports sociaux mis en cause.

La maternité n'a pas toujours occupé une place centrale dans le discours du mouvement des femmes. En réaction à la transformation des structures familiales (DANDURAND et SAINT-JEAN, 1988), à l'intégration massive des mères sur le marché du travail, au difficile cumul des responsabilités familiales et professionnelles (KEMPE-NEERS, 1987 ; LE BOURDAIS et DESROSIERS, 1990 ; ANDREW, 1989 ; ANDREW *et al.*, 1990 ; DUVAL, 1990 ; CORBEIL *et al.*, 1990), au contrôle médical (DE KONINCK, 1988, 1990 ; QUÉNIART, 1988, 1990) et à l'envahissement par la technologie du champ de la reproduction humaine (C.S.F., 1988 ; VANDELAC, 1988, 1990), l'importance accordée à cette question s'est de toute évidence accrue au cours des deux dernières décennies. Les féministes contemporaines ont depuis exploré plusieurs pistes d'analyse et d'interprétation. Pour certaines, la crainte de voir les femmes dépossédées d'une expérience séculaire, pour d'autres, le rejet de l'impérialisme des théories androcentristes qui continuent de les dire, de les penser et de les juger en dehors de leur expérience a constitué l'élément déclencheur de cette réflexion.

***a) Un discours axé sur l'égalité
et la ressemblance entre les sexes***

[Retour à la table des matières](#)

« Nous ne sommes pas seulement des mères », affirment, dès le début des années soixante, les féministes égalitaristes à la recherche d'une nouvelle identité et d'une participation plus équitable des femmes aux sphères publiques et économiques. « Nous voulons étudier,

travailler, agir et être indépendantes comme les hommes », disent les plus déterminées d'entre elles. Ces revendications deviennent rapidement le point de ralliement de toute une génération de femmes instruites, ambitieuses et contestataires. Cette approche égalitariste, fondée sur la remise en cause des rôles traditionnels, provoque des changements profonds, fait éclater certains tabous et favorise l'amorce d'une expression nouvelle de la sexualité, de la famille et des rapports amoureux.

Le discours des féministes égalitaristes porte peu sur la relation maternelle. Il se limite à proposer un réaménagement partiel des responsabilités à l'égard des enfants avec le très net objectif de faciliter la participation des mères au marché du travail salarié. Les premières luttes féministes pour le droit à des garderies et à des congés de maternité payés, pour le droit à la contraception et à l'avortement sur demande visent donc, sous l'éclairage égalitariste, à faire tomber les obstacles susceptibles d'empêcher les femmes d'accéder, comme leurs confrères, aux privilèges de la sphère publique (C.S.F., 1978).

En réclamant l'égalité des chances dans l'univers du travail, de la politique et de l'éducation, en préconisant l'entrée des femmes dans les chasses gardées masculines, les féministes égalitaristes contribuent à mettre au monde le modèle de la superfemme capable de tout concilier : famille, études, mari, carrière, loisirs. L'idéologie égalitariste fait acte de foi dans les capacités de réforme du système capitaliste et reproduit ainsi l'illusion que toutes les femmes peuvent, sans changements fondamentaux des structures sociales, s'épanouir, vivre sereinement les contraintes de la double tâche et relever de nouveaux défis sans sourciller devant les imprévus. Comme le référent est le « masculin », le projet égalitariste mène à penser qu'il suffit de socialiser différemment les petites filles pour que les effets discriminatoires de la division sexuelle du travail disparaissent. Dans les faits, les difficultés, les ambivalences et les barrières inhérentes au passage du modèle de la mère ménagère à temps plein à celui de la femme orchestre soulèvent de nombreuses contradictions.

Tant et aussi longtemps que leur fonction et leur rôle maternels servent de prétexte à leur discrimination dans les sphères économique et politique et, en l'absence de mesures correctrices véritablement effi-

caces, les femmes continuent, en effet, d'être pénalisées et reléguées au statut de citoyennes de deuxième zone tout en ayant l'impression d'avoir secondarisé la dimension affective de leur expérience maternelle.

b) Du refus de la maternité à l'indifférenciation des sexes

[Retour à la table des matières](#)

« Nous ne voulons plus d'enfants », clament, pour leur part, les premières féministes radicales qui rejettent tant l'idéologie de l'instinct maternel défendue par les théories naturalistes, que les notions de complémentarité des sexes propres aux théories fonctionnalistes et au féminisme égalitariste.

Contestant l'hétérosexualité et l'imposition de la maternité comme seule voie d'expression et de réalisation des femmes, les radicales amorcent, dès le début des années soixante-dix, une réflexion qui s'attaque aux dimensions sociales de la maternité (GREER, 1969 ; *Partisans*, 1970 ; MILLET, 1974).⁴ Choquées par les pratiques sexistes de la gauche et fondamentalement opposées aux interprétations psychanalytiques en raison de leur caractère androcentriste et culpabilisant, des militantes et des universitaires progressistes nord-américaines et européennes affirment leur conviction que seule une libération des fonctions reproductrices et des contraintes liées au maternage permettra l'abolition de la différenciation sexuelle et mettra fin à l'appropriation du corps et de la vie des femmes (DELPHY, 1970 ; KOEDT *et al.*, 1971, 1973 ; FIRESTONE *et al.*, 1970). Elles revendiquent le droit à la maternité volontaire, le droit d'exister sans être mère.

L'institution du mariage et l'assignation des femmes à la production et à l'entretien des enfants et du foyer sont alors identifiées comme lieu spécifique de la triple oppression sexuelle, socio-économique et

⁴ Pour les ouvrages traduits de l'anglais, nous donnons en référence l'année de l'édition originale. L'année de l'édition française se trouve entre parenthèse à la fin de la notice bibliographique.

politique des femmes. L'expression « maternité-esclavage » est proposée pour caractériser la dynamique contradictoire de la condition sociale des mères (Collective les Chimères, 1975). D'emblée, les féministes radicales dénoncent la mystique de l'amour maternel et refusent systématiquement de souscrire aux valeurs hiérarchiques d'un système où la maternité n'est légitimée que dans le cadre privé du mariage et par des normes hétérosexistes et patriarcales (RICH, 1980).

Au cours des années soixante-dix, se développent plusieurs discours radicaux dont les diverses tendances se démarquent sur la question même de l'importance à accorder au vécu maternel dans l'ensemble de la problématique des rapports de sexes. Pour les radicales matérialistes, le rapport d'oppression des femmes est directement lié aux conditions matérielles et économiques dans lesquelles s'actualise le rapport d'appropriation de leurs capacités de reproduction biologique et de production (GUILLAUMIN, 1978). Parce qu'elles visent l'abolition du système patriarcal, elles dénoncent en particulier les manifestations les plus violentes de l'exercice du pouvoir mâle et l'exploitation économique des femmes dans les sphères publique et domestique (BENSTON, 1969 ; DELPHY, 1975 ; TABET, 1985).

Parce que leurs discours s'attaquent aux causes matérielles et économiques de l'oppression, la seule prise de position cohérente avec leur problématique est un refus militant du mariage, de la maternité, du maternage et de la mystique de l'amour maternel. Dès lors, elles évacuent toute possibilité de tenir compte du vécu et de l'expérience maternels.

C'est au sein d'une autre tendance du féminisme radical, soit le féminisme « de la spécificité », que s'énonce une théorie de l'oppression des femmes plus centrée sur l'expérience maternelle. Les radicales « de la spécificité » partagent avec Ti-Grace ATKINSON (1974), la conviction que la source de l'oppression des femmes n'est pas tant leur fonction de génitrice, comme l'avait soutenu FIRESTONE (1972), mais bien leur responsabilité exclusive à l'égard des enfants et de la production domestique (DINNERSTEIN, 1977).

Intéressées par le vécu quotidien des femmes, les féministes « de la spécificité » conçoivent le privé comme politique (HANISCH, 1971).

Elles incitent les femmes à se prendre en charge et à ne plus accepter d'être définies par rapport aux hommes et aux enfants. Leurs réflexions portent principalement sur ces réalités dites privées de la vie des femmes que sont l'enfantement, le maternage et la production domestique. De plus, elles sont à l'origine de pratiques qui trouveront leur correspondance au Québec (ST-CERNY, 1989 ; CORBEIL, 1989), soit l'émergence des groupes d'autosanté (Collectif de Boston, 1973), la renaissance du mouvement des sages-femmes (EHRENREICH et ENGLISH, 1978) et la mobilisation autour du débat sur le salaire au travail domestique (Collectif l'Insoumise, 1977).

Adrienne RICH (1980), en introduisant la distinction entre maternité-expérience et maternité-institution, démontre quant à elle comment l'institutionnalisation de la maternité dépossède les femmes de leur histoire personnelle et collective et fausse leur expérience corporelle, sexuelle et affective.

Bref, les féministes radicales « de la spécificité » s'emploient à dégager les processus sociohistoriques par lesquels les femmes ont été désappropriées de leur corps, de leur pouvoir procréateur, de leur travail, de leur savoir-faire, et même de leurs enfants, au profit de l'État et du père (O'BRIEN, 1981). Elles ouvrent ainsi la voie à une réflexion qui prendra son essor au cours des années quatre-vingt. Elles annoncent déjà les thèmes qui seront expressément mais différemment développés par les courants culturaliste et essentialiste du néo-féminisme.

Enfin, la particularité de la contribution des féministes radicales lesbiennes (RADICALESBIANS, 1970 ; MORGAN et al., 1970) sera de promouvoir une démarche qui cherche davantage à favoriser, sinon à recréer, un courant naturel de loyauté et de sororité entre les mères et les filles, cela afin d'exorciser les images de la mère mortifiée et de la nature oppressive de la maternité-institution et des relations mères-filles, dans une volonté politique d'opposition au contrôle et au silence qui leur ont été imposés par le patriarcat (ARCANA, 1979).

Bref, le courant féministe radical oppose à la vision idéaliste de la maternité où tout n'est qu'amour, générosité et empathie, une autre conception qui est celle de l'impuissance, de l'infériorité et de la ré-

volte contre la condition imposée aux femmes. Néanmoins, le discours radical qui appelle au refus de la maternité et au rejet de toute « différence biologique », ne rejoint pas la grande majorité des femmes, pas plus qu'il ne permet d'inclure dans une même représentation, toutes les dimensions du vécu maternel. Parce qu'il est formulé sur le ton de la dénonciation et de l'opposition, il est jugé menaçant par l'ordre patriarcal établi, mais aussi par des femmes qui lui reprochent d'être trop théorique, trop négatif et, par conséquent, trop éloigné de leurs réalités quotidiennes et affectives. Toutefois, les problématiques féministes radicales ont indéniablement permis de manifester, pour la première fois, les visées, les intérêts et les pouvoirs sous-jacents au système patriarcal. Elles sont aussi à l'origine des premières analyses et dénonciations des rapports d'oppression liés à la maternité et aux rapports de sexes.

c) De la maternité-esclavage au féminin-maternel

[Retour à la table des matières](#)

Dans le contexte sociopolitique du début des années quatre-vingt qui favorise la mise en veilleuse de la plupart des thèses et des projets collectivistes au profit de la redécouverte du sujet et de la valorisation du privé, le potentiel heuristique de la vision radicale de l'institution maternelle se heurte à la résistance des habitudes et des idéologies patriarcales. Surtout, il ne trouve plus de résonance sociale. Il est atténué par le pouvoir de socialisation et les aspects séduisants des relations amoureuses et maternelles.

Les expériences des femmes se multiplient, se transforment et les éloignent en apparence des conditions communes d'oppression qui avaient servi à leur regroupement initial. La recherche d'unité dans la parole des femmes, qui jusqu'alors avait été perçue comme un enjeu sociopolitique important, semble devenir moins fondamentale et nécessaire. Dès lors, le discours féministe se morcelle, se diversifie dans ses intentions et ses finalités. Les certitudes font place au doute.

Pour les unes, la conscience d'avoir été marginalisées, censurées et limitées dans l'expression de leur vécu de femme et de mère les incite à vouloir faire le pont entre un radicalisme dénonciateur et un nouveau modèle susceptible de rendre compte des problèmes de leurs expériences de femme et de mère dans une certaine harmonie avec leur vécu individuel et collectif.

Ainsi, redoutant que les féministes radicales soient allées trop loin dans la critique de la famille et de la maternité, redoutant qu'elles aient condamné les femmes à la solitude, à la pauvreté et à l'absence d'amour et de tendresse, des féministes égalitaristes à l'instar de Betty FRIEDAN (1976) proposent d'abandonner la lutte des sexes afin de prendre « un second souffle ». Sur fond de culpabilité et de « burn-out », elles prônent un certain retour aux valeurs et à l'expérience de la mère nourricière, se portent à la défense des enfants et rappellent au père et à la mère la nécessité d'accomplir leurs obligations et leurs devoirs de parents (ELSHTAIN, 1981 ; HELD, 1982 ; GREER, 1984).

Fait remarquable, pendant les premières années du mouvement contemporain des femmes, les analyses et les revendications des féministes égalitaristes ont été très timides pour ne pas dire inexistantes quant à la possibilité de demander aux pères de s'investir dans les soins et les relations aux enfants. Les égalitaristes des années quatre-vingt seront plus ouvertes à l'idée d'éliminer la division sexuelle des rôles et des tâches dans la famille comme voie possible de changement des rapports entre les hommes et les femmes (DELAISI DE PARSEVAL, 1981). Quelques-unes verront un espoir de libération dans l'assimilation de l'expérience de la maternité à celle de la paternité, un rapport à l'enfant marqué par la planification rationnelle, la discontinuité entre la fécondation, la gestation et la naissance et finalement l'extériorité du sujet mère constituant, dans cette perspective, le préalable nécessaire à la ressemblance et à l'égalité des sexes (BADINTER, 1986).

Délaissant la problématique de l'égalité ou de l'opposition à caractère sociopolitique, d'autres paroles de femmes émergent, plus près de la littérature et des humanités et inspirées des nouvelles orientations disciplinaires et analytiques de la psychanalyse et de la philosophie. Elles prennent alors une connotation socio-philosophique plus mar-

quée et s'intéressent davantage aux problèmes d'éthique et d'identité du sujet féminin qu'aux rapports sociaux. Souvent en situation d'extériorité par rapport aux pratiques et à l'action féministes, ces nouvelles paroles - elles-mêmes éclatées et multiples- proposent une réflexion épistémologique de la différence, du genre, de la féminité et du féminin. ⁵

Pour certaines (SCOTT, 1987 ; FLAX, 1987), inspirées par les prémisses de la pensée poststructuraliste, il s'agit de construire une théorie du féminin historique en faisant éclater le concept de femme et en proposant le recours à la notion de « genre » comme catégorie sociale en interaction avec les processus sociaux de marquage et de relation (classe, ethnie, race) mais, sans référence explicite à la maternité.

Pour d'autres (IRIGARAY, 1974, 1977, 1984, 1989 ; CIXOUS, 1975 ; CIXOUS *et al.*, 1977 ; DALY, 1978 ; GILLIGAN, 1982), la réflexion féministe doit se concentrer sur la différence sexuelle et la maternité afin de développer une théorie du féminin-maternel « comme trace refoulée par le masculin tant au niveau sociétal et culturel qu'au niveau de l'inconscient individuel » (LASVERGNAS-GRÉMY, 1986 : 11) et lieu de l'émergence du sujet femme.

Plusieurs penseuses du courant « fémelléiste » cherchent à reconceptualiser le sexuel, le corps, la gestation, l'enfantement et la jouissance maternelle comme espace distinctif et source cognitive de la culture des femmes et de leur éthos. L'accent est mis sur la maternité comme acte de création - et non comme phénomène relationnel - et sur le potentiel procréateur / créateur des femmes comme source de pouvoir et d'identité (DE VILAINE *et al.*, 1986). Penser le féminin, même en dehors de tous rapports sociaux concrets, devient action d'affirmation identitaire. La voie de la libération réside alors dans la réappropriation de l'inconscient, du territoire et de l'imaginaire féminins propres à l'expérience de la maternité. Cette expérience représente un contre-pouvoir à protéger de l'emprise du pouvoir patriarcal et de l'assujettissement aux valeurs marchandes.

⁵ Nous inspirant du néologisme « fémellité », dans un article antérieur (DESCARRIES-BÉLANGER et Roy, 1988), nous avons proposé de désigner ce courant de pensée sous le vocable de « féminisme de la fémellité ».

C'est surtout dans la littérature française, paradoxalement plus souvent citée par des universitaires américaines (KUYKENDAL, 1983 ; STANTON, 1986 ; GROSS, 1986) que la métaphore prend une importance sans précédent comme langage de la libération. Et, si elle joue effectivement un rôle dynamique dans la transmission d'une image positive de soi, à travers un langage séduisant et évocateur, l'analyse demeure circonscrite autour des dimensions symboliques et métaphysiques de la maternité comme acte de création. Cette quête de transcendance, pour reprendre la lecture proposée par De Beauvoir, renvoie bien davantage à la création du sens et de la parole pour se dire qu'à la maternité concrète et à l'enfant réel. Certes, la maternité est en quelque sorte réhabilitée, voire réifiée. Mais que penser d'une telle approche ? S'agit-il d'une création de l'esprit, d'une proposition de libération, d'une resacralisation de la femme-nature, d'une perspective essentialiste du féminin ? C'est, à notre avis, pour le moins une lecture ahistorique et asociale dépouillée d'un véritable ancrage concret.

Aussi, la problématique proposée et le rapport à la maternité qui en découle nous inquiètent à plus d'un titre. En effet, la libération dont il est question ici demeure limitée aux seuls domaines des idées et de l'Être. Elle vise essentiellement la réalisation d'un soi « psychique », au détriment de toute idée collective de libération des femmes. Et, si maternité et conscience reproductive ne sont plus, à juste titre, considérées comme sources naturelles d'aliénation mais pressenties comme lieu « subjectif » de pouvoir et de savoir, la maternité évoquée par les « fémelléistes » ne semble pas pour autant prendre forme et sens dans un rapport réel et concret au corps, à l'enfantement, à l'enfant, à la famille, au travail et à la société. Une telle problématique ne permet surtout pas d'appréhender de manière réaliste et féconde les besoins et l'expérience quotidienne des mères d'aujourd'hui dont les conditions de vie précaires (monoparentalité, pauvreté, violence et solitude) sont, par ailleurs, bien connues (Le BOURDAIS et ROSE, 1986, DANDURAND, 1988).

Selon cette optique, il s'opère un recouvrement entre féminin et maternité qui conduit à une définition du sujet féminin à partir de la seule dimension du maternel. La maternité est dès lors interprétée

comme lieu spécifique et spécifiant de la culture et de l'expérience des femmes. Au nom de la « différence », de leur capacité d'enfanter, les femmes, mères et non-mères, se retrouvent englobées dans une seule définition, un seul éthos possible, celui de la maternité. L'opposition mères / non-mères se trouve ainsi effacée. SIMONS (1984) et RUD-DICK (1980) notamment posent le rapport maternel comme éthique, comme manière d'entrer en relation et de s'occuper des autres, enfants et adultes confondus. Cette idée donne lieu à une autre contradiction qui consiste à définir toutes les femmes comme des mères sous prétexte que leur socialisation les aurait amenées à développer des attitudes et de meilleures prédispositions d'écoute et de soins à l'égard d'autrui. Il y a, note Christine DELPHY (1990 : 36), confusion entre les intérêts des femmes et ceux des mères, alors que l'identité des premières est « à nouveau complètement rabattue surcirconscrite par la maternité. Mais qui a besoin de féministes pour faire cela ? »

Si l'association féminin-maternel reflète la culture des femmes, son incidence sur l'orientation des réflexions et le choix des objets d'analyse constitue non seulement une barrière à la compréhension et à la conceptualisation du rapport maternel et de ses multiples facettes, mais encore au développement de capacités d'intervention et d'action politiques. « Par la magie des mots, observe Maryse GUERLAIS (1991 : 87), les femmes réelles, sujets de rapports historiques descriptibles et mouvants, ne sont sujets ni du travail, ni du savoir, ni du langage, ni de rien du tout sauf de la maternité... »

Essentialiste, « gynocentriste » écrit pour sa part Iris YOUNG (1985), cette approche s'inscrit en dehors de tout projet social précis ou de toute réalité historique donnée. Elle n'incite pas non plus les femmes à s'engager dans des luttes militantes visant l'amélioration de leurs conditions de vie. Le danger est grand que de telles paroles soient contre-productives et récupérées.

Cette problématique, qui s'inspire largement du langage poétique et évocateur d'IRIGARAY (1977, 1981), risque selon nous de provoquer un autre type de réductionnisme théorique, qui, encore une fois, sortira le vécu des femmes de leur quotidien, des conditions sociopolitiques dans lesquelles s'actualisent leurs rapports au conjoint et aux enfants pour ne plus considérer la maternité que dans sa dimension sym-

bolique et mystique. Car le problème avec la philosophie de la différence, telle que formulée par Irigaray et les penseurs de la fémelléité, c'est de confondre l'expérience et le langage, le réel et l'imaginaire (GUERLAIS, 199 1) sans tenir compte de la diversité historique et quotidienne des rapports de sexes.

Nous avons à peine évoqué et exploré la possibilité d'un éventuel partage des tâches et des responsabilités dans le cadre d'une parentalité assumée à deux que déjà, aux discours de revendication, de dénonciation et d'opposition, se substitue un discours de glorification du féminin maternel. Cette conception idéaliste nous semble guère éloignée des évocations romantiques propres aux visions téléologiques et naturalistes. Elle n'a d'éloges que pour le rapport au corps maternel, à l'enfant à naître et à la création, images idylliques qui aident à construire le désir individuel et collectif d'enfant. Or, d'enfants de tous les jours, sales, affamés, colériques ou affectueux, de jeunes adolescents délinquants, studieux, récalcitrants ou sages, bref d'êtres en chair et en os, d'enfants à plein temps, il n'est à peu près pas question.

À cet égard, le point central de notre argument s'appuie sur l'affirmation que si la procréation est un fait biologique à conséquences sociales (DELPHY, 1990), la maternité et plus spécifiquement le rapport maternel est intrinsèquement un fait social qui doit être analysé comme tel, et dont la réalité varie dans le temps et l'espace et qui prend son sens dans les conditions sociales de son actualisation.

Sans aller jusqu'à prétendre que le courant « fémelléiste » réduise la maternité à une notion idéale, nous craignons que sous son influence culturaliste voire essentialiste, les modèles de pensée et les stratégies actuelles du mouvement des femmes se centrent trop sur le seul espace de la gestation, de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement, alors que la prise en charge, l'entretien, le maternage, l'accompagnement, la conciliation maternité / travail salarié, bref la relation maternelle dans toute sa globalité et dans toute sa durée soit largement évacuée.

d) Et si on interpellait les pères ?

[Retour à la table des matières](#)

De cette comparaison entre les différentes problématiques de la maternité, nous retiendrons qu'il serait illusoire de penser une transformation de l'expérience maternelle sans préconiser en même temps une modification des conditions matérielles et institutionnelles de son exercice. À cet égard, tout en affirmant que ces conditions sont étroitement liées au contexte économique et politique environnant, on peut se demander si un jour prochain davantage de féministes ne devront pas introduire dans leurs réflexions et leurs débats, la question du père. Non pas en lui assignant le rôle traditionnel de père patriarche ou de père pourvoyeur, mais plutôt en imaginant une conception renouvelée de la parentalité et de la place du père dans l'univers domestique.

En reprenant une idée déjà formulée par CHODOROW (1978) et EHRENSAFT (1983), n'y aurait-il pas lieu d'envisager la possibilité d'engager les pères directement et continuellement dans le rapport de parentage, c'est-à-dire dans les rapports de soins et d'entretien des enfants et du foyer, comme façon réaliste d'assurer la disparition éventuelle des effets pervers de la division sexuelle du travail et le renversement de la structure hiérarchique de pouvoir encore à l'œuvre au sein des familles et de la société. L'intégration du père au quotidien de l'enfant nous paraît, en effet, comme un moyen apte, d'une part, à réduire le besoin de contrôle / pouvoir du père en faveur d'un rapport plus égalitaire et concret et, d'autre part, de démystifier le caractère absolu et incontournable de la compétence maternelle.

Jusqu'à ce jour, le père a pu dominer dans la sphère domestique sans y exercer directement son pouvoir ou sans même y être présent (DULAC, 1991). Cette contradiction tenait en grande partie à la manière dont était socialement reconnue le rôle paternel, les mères étant, compte tenu des dynamiques familiales, largement responsables de la reproduction et du respect de cette autorité. Il y a plus d'une décennie maintenant, DINNERSTEIN (1977) et CHODOROV (1978) allaient même jusqu'à associer la misogynie des hommes, leur agressivité et

leur besoin de dominer le sexe féminin à la présence exclusive de la mère dans les soins et l'éducation des enfants. Dès lors, elles entrevoient l'intégration des pères dans le processus de socialisation des enfants comme un mécanisme indispensable à la modification du contexte éducationnel et à l'instauration d'un partage plus équitable des zones d'influence et de pouvoir dans la famille. C'était aussi l'hypothèse d'EHRENSAFT (1983) pour qui l'avènement d'un monde plus riche et plus égalitaire pour les enfants passerait indéniablement par un nouveau partage des responsabilités parentales.

Très souvent les discours féministes sur l'expérience maternelle et les revendications formulées au nom des mères reconduisent ou sanctionnent implicitement, sinon explicitement, une certaine conception traditionnelle des rapports parentaux et de la division sociale de sexes au sein des différentes formes de familles. Parce que ces rapports ont été jusqu'à maintenant porteurs de contraintes et de relations de pouvoir, parce que les négociations en vue d'un partage des tâches équitable n'ont pas toujours été fructueuses, parce que la monoparentalité se vit au féminin, les féministes hésiteront à parler de la « part du père » et à revendiquer une possible redéfinition de son rôle et de sa place. Certaines iront jusqu'à s'autocensurer sur cette question craignant que les pères accaparent encore une fois la « meilleure part », c'est-à-dire le privilège de choisir de « faire leur part » et se découvrent des attributs de bons pères, sans pour autant ressentir l'obligation d'accomplir les tâches les plus routinières et quotidiennes. ⁶

En effet, dans un contexte où l'intégration massive des femmes au marché du travail n'a pas véritablement modifié les inégalités salariales, les pratiques discriminatoires, la surreprésentation des femmes dans les emplois temporaires, à temps partiel et au noir, dans un contexte où l'essentiel du travail domestique leur est encore dévolu (LE BOURDAIS et al., 1987), que peut bien vouloir dire concrètement le fait de partager le rôle de parent principal ? Que peut bien vouloir dire une notion de parentalité qui sous-tend que les hommes autant que les femmes seraient en mesure d'être des « bonnes mères », c'est-à-dire d'acquérir les capacités, attitudes et prédispositions nécessaires au bon exercice des fonctions et des responsabilités parentales ?

Préconiser l'éclatement des conceptions et des rôles traditionnels, la présence continue des pères dans le rapport de parentage comme voie possible de l'émancipation des femmes, une fois certains gains réalisés dans les arrangements structurels. Des études démontrent que les femmes en congé de maternité se trouvent souvent seules à assumer l'entièreté du travail domestique sous prétexte qu'elles sont présentes à la maison (ROMITO et HOWELAQUE, 1986). Selon certaines observations préliminaires, les pères qui bénéficient d'un congé parental utiliseraient quant à eux, cet espace-temps pour effectuer un retour aux études, explorer les possibilités d'un nouvel emploi, etc. et économiques, nous apparaît plus facile à dire qu'à obtenir. Plusieurs ont déjà souligné que les hommes de la présente génération n'ont pas socialement acquis les prédispositions et les attitudes nécessaires à l'exercice d'une paternité active et présente (SEGAL, 1987). Car, ainsi le note Micheline DE SÈVE (1991), si les hommes ont fait de la place aux femmes sur le marché du travail et ont accepté leur engagement dans la sphère publique, la proposition correspondante est nullement vraie. Ils n'ont pas changé leur perception de leur rôle au foyer et le réclament rarement comme lieu de leur propre épanouissement. Certains « masculinistes », ajoute Germain DULAC (1991), se diront victimes de leur personnage public - force, pouvoir, absence de contacts avec le quotidien, etc., - mais cette constatation ne s'accompagnera pas de la revendication d'un plus équitable partage des travaux domestiques. D'autres embûches sérieuses s'opposent à l'élaboration d'un projet viable de parentalité conjointe. Parmi les plus importantes, on retiendra que présentement il n'y a pas de véritable projet social qui permette l'articulation entre les trajectoires de carrière et le vécu paternel. Anne-Marie DEVREUX (1988) l'a fort bien démontré déjà, les femmes doivent bien souvent faire oublier qu'elles sont mères pour réussir sur le marché du travail. Une fois les premières vagues d'admiration passées, comment peut-on penser que les pères connaîtraient un sort différent ? Enfin, on peut aussi envisager que les hommes ne seront pas si enthousiastes et empressés à prendre la relève de la part routinière, dévalorisée et répétitive des activités parentales à laquelle ils ont pu jusqu'ici si bien échapper. D'autant plus que plusieurs femmes hésitent aussi à leur faire de la place afin de pouvoir conserver, à défaut de mieux, un certain « contrôle » sur la famille.

De toute évidence, il sera nécessaire dans une société qui a longtemps regretté et pleuré l'absence du père, de se doter de moyens suffisants et originaux pour pallier les anciens comportements masculins en suscitant une participation des pères qui soit durable, totale, sincère et bénéfique aux mères et aux enfants. Réduire l'asymétrie des rôles et modifier la façon d'entrer en contact avec les enfants et de s'en occuper demanderont de tels changements, de tels réaménagements des habitudes et des normes sociales qu'il serait tout à fait illusoire de penser que tout cela puisse s'actualiser au cours d'une seule génération.



[Retour à la table des matières](#)

Les radicales s'étaient autocensurées sur la question de la maternité du fait même qu'elles refusaient de tenir compte de la différence pour ne pas tomber dans le piège du naturalisme ou du culturalisme : leur objectif politique étant de promouvoir le développement d'une conscience féministe contestataire. Les « fémelléistes » en cherchant à ne considérer que cette différence et en retournant à l'espace et à l'expérience maternels pour revaloriser le féminin, nous censurent à nouveau, car elles sortent du quotidien des femmes et n'envisagent pas la question de la maternité dans sa globalité. Elles continuent comme dans l'idéologie patriarcale traditionnelle et comme dans une certaine conception de l'idéologie techniciste actuelle de propager une image réductrice de la maternité en isolant le fait biologique au détriment de son caractère social et des rapports sociaux qui la constituent. Ainsi, la maternité est réduite à l'acte de procréation et au pouvoir qu'on y rattache. Les aspects matériels et relationnels de la prise en charge, de l'entretien, des soins, du maternage, de l'éducation et de la double tâche sont à toutes fins utiles ignorés.

Selon toute vraisemblance, il reste à trouver les mots et une logique convergente d'analyse et d'interprétation pour rejoindre, en harmonie et en continuité avec leur expérience historique, individuelle et collective, les multiples facettes et enjeux de la réalité maternelle vécue par les femmes de toutes origines sociales et raciales à la lumière de leur insertion de plus en plus généralisée et permanente sur le mar-

ché du travail. Pour proposer une théorie cohérente de la maternité, sinon de la parentalité, il faudra aussi comprendre comment et pourquoi, en dépit des contraintes et des coûts personnels et sociaux de l'expérience maternelle et du maintien de la division sexuelle du travail, le rapport aux enfants est et demeure une puissance, une force motrice, un désir et une passion incontournables et de longue durée pour la plupart des femmes.

Pour nous, les perspectives qu'il reste à réconcilier suggèrent donc un ensemble de questions dont certaines sont déjà au cœur même des travaux des chercheuses féministes québécoises (VANDELAC, DESCARRIES, GAGNON *et al.*, 1990). Comment exprimer et réaliser le désir d'enfant sans disparaître sous le poids des contraintes et des exigences du maternage ? Comment faire reconnaître la pleine valeur sociale de la fonction reproductive des femmes et éviter de souscrire à une propagande nataliste ou familialiste ? Comment valoriser la relation et la responsabilité maternelles sans sombrer dans les pièges de l'idéalisation et de la glorification de la maternité et, ce faisant, justifier un retour aux modèles et aux rôles traditionnels dans l'unité familiale ? Comment s'interroger sur la spécificité des expériences maternelles et paternelles sans réifier la différence et recourir à des interprétations essentialistes ou culturalistes ? Comment introduire une vision novatrice de la parentalité où serait négocié un nouveau partage des soins et des responsabilités à l'égard des enfants ? Comment intégrer et reconnaître la multiplicité, la diversité de même que la spécificité des expériences maternelles tout en maintenant un caractère collectif à la mobilisation et aux interventions sociales ?

Francine DESCARRIES

Département de sociologie, Université du Québec à Montréal.

Christine CORBEIL

Département de travail social, Université du Québec à Montréal.

BIBLIOGRAPHIE

[Retour à la table des matières](#)

ANDREW, Caroline, Cécile CODERRE, Anne DAVIAU et Ann DENIS, « La bureaucratie à l'épreuve du féminin », *Recherches féministes*, 1989, 2, 2 : 55-78.

ANDREW, Caroline, Cécile CODERRE et Ann DENIS, « La maternité se conjugue-t-elle avec la gestion ? » dans : VANDELAC, Louise, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON *et al.* (dirs), *Du privé au politique : la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes : de l'expérience de la maternité à l'enquête des technologies de procréation*, Actes de la section d'études féministes, Congrès de l'ACFAS, 1989, Montréal, Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes / Centre de recherche féministe, 1990, 71-86.

ARCANA, Judith, *Our Mother's Daughters*, Berkeley, Shameless Hussy Press, 1979.

ATKINSON, Ti-Grace, (1974) *Odyssée d'une Amazone*, Paris, Éditions des Femmes. (Éd. française, 1975.)

BADINTER, Élisabeth, *L'un est l'autre : des relations entre hommes et femmes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1986.

BENSTON, Margaret, « Pour une économie politique de la libération des femmes », *Partisans*, vol. 54-55, juillet-octobre 1969, 23-31. (Éd. française, 1970.)

BOURGON, Michèle et Christine CORBEIL, « Dix ans d'intervention féministe au Québec : bilan et perspectives », *Santé mentale au Québec*, XV, 1, mai 1990, 205-222.

BUNCH, Charlotte, Jane Flax *et al.*, *Building Feminist Theory : Essays from Quest, a Feminist Quarterly*, New York, Longman, 1981.

CHODOROW, Nancy, *The Reproduction of Mothering, Psychoanalysis and the Sociology of Gender*, Berkeley, University of California Press, 1978.

CIXOUS, Hélène, « Le rire de la Méduse », *L'Arc*, 61, 1975 : 39-54.

CIXOUS, Hélène, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977.

Collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Éditions Quinze, 1982.

Collectif de Boston, *Our Bodies, Ourselves*, New York, Boston Women's Health Collective, Simon and Schuster, 1973.

Collectif les Chimères, *Maternité esclave*, Paris, Union générale d'éditions, 1975.

Collectif l'Insoumise, *Le foyer de l'insurrection*, Carouge, Suisse, Collectif l'Insoumise, 1977.

CORBEIL, Christine, Francine DESCARRIES, Carmen GILL et Céline SÉGUIN, « Des femmes, du travail et des enfants : des vies dédoublées », *Nouvelles pratiques sociales*, 3, 2, automne 1990 , 99-117.

CORBEIL, Christine, « Courants féministes dans le mouvement de santé des femmes au Québec », dans : *À notre santé !*, Acte du colloque de la Fédération du Québec pour le planning des naissances, Montréal, 1989, 43-58.

C.S.F., *Sortir la maternité du laboratoire*, Actes du forum international sur les nouvelles technologies de la reproduction, Québec, Conseil du statut de la femme, 1988.

C.S.F., *Pour les Québécoises : égalité et indépendance*, Québec, Conseil du statut de la femme, Les publications du Québec, 1978.

DALY, Mary, *Gyn / Ecology : The Metaethics of Radical Feminism*, Boston, Beacon Press, 1978.

DANDURAND, Renée B. et Lise SAINT-JEAN, *Des mères sans alliance : monoparentalité et désunions conjugales*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1988.

DANDURAND, Renée B. (dir.), *Couples et parents des années quatre-vingt*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1968.

DE KONINCK, Maria, *Femmes, enfantement et changement social : le cas de la césarienne*, Québec, Université Laval, 1988. (Thèse de doctorat présentée au Département de sociologie.)

DE KONINCK, Maria, « Enfantement et changement social : le cas de la césarienne », dans : VANDELAC, Louise, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON *et al.* (dirs), *Du privé au politique : la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes, de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation*, Actes de la section d'études féministes, Congrès de l'AC-FAS, 1989, Montréal, Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes / Centre de recherche féministe, 1990, 275-286.

DELAISI DE PARSEVAL, Geneviève, *La part du père*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

DELPHY, Christine, « L'ennemi principal », *Partisans*, 54 / 55, 1970 : 157-172.

DELPHY, Christine, « Pour un féminisme matérialiste », *L'Arc*, 1975, 61.

DELPHY, Christine, « La revendication maternelle », dans : VANDELAC, Louise, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON et al. (dirs), *Du privé au politique : la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes, de l'expérience de la maternité à l'encontre des technologies de procréation*, Actes de la section d'études féministes, Congrès de l'ACFAS, 1989, Montréal, Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes, Centre de recherche féministe, 1990, 23-42.

DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Shirley Roy, *Le mouvement des femmes et ses discours : essai de typologie*, Ottawa, Institut canadien de recherche et d'enseignement sur les femmes. (« Document de l'I.C.R.E.F. », 19, 1988.)

DESCARRIES-BÉLANGER, Francine et Christine CORBEIL, « La maternité : un défi pour les féministes ». *Revue internationale d'action communautaire*, 18-58, automne 1987, 141-153.

DE SÈVE, Micheline, « Des fondements d'une éthique féministe », *Ancrages féministes*, Montréal, *Cahiers de recherche*, Centre de recherche féministe / Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes, 1989, 11-20.

DE SÈVE, Micheline, *L'échappée vers l'Ouest*, Les Éditions du Cidihca, Montréal, 1991.

DE VILAINE, Anne-Marie, Laurence GAVARINI et Michèle LE COADIC (dirs), *Maternité en mouvement : les femmes, la reproduction et les hommes de science*. Paris, Montréal. Presses de l'Université de Grenoble et Éditions Saint-Martin, 1986.

DEVREUX, Anne-Marie, *La double production : les conditions de vie professionnelle des femmes enceintes*, Paris, Centre de sociologie urbaine, 1988.

DINNERSTEIN, Dorothy, *The Mermaid and the Minotaur : Sexual Arrangements and Human Malaise*, New York, Harper and Row, 1977.

DULAC, Germain, *La configuration du pouvoir : étude et analyse de la construction sociale et de la représentation du masculin*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1990. (Thèse de doctorat présentée au Département de sociologie.)

DUVAL, Michelle, *Les conditions de la mobilisation politique des mères-travailleuses en vue de transformer l'organisation du travail. Analyse de trois expériences québécoises*, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1990. (Thèse présentée au Département de science politique.)

ELSHTAIN, Jean Bethke, *Public Man, Private Woman : Women in Social and Political Thought*, Princeton, New-Jersey, Princeton University Press, 1981.

EHRENREICH, Barbara et Deirdre ENGLISH, *Des experts et des femmes, 150 ans de conseils prodigués aux femmes*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1978. (Éd. française, 1982.)

EHRENSAFT, Diane, « When men and women mother », dans TREBILCOT, Joyce (dir.), *Mothering : Essays in Feminist Theory*, Totowa, New Jersey, Rowman and Allan, 1983.

FAHMY-EID, Nadia et Micheline DUMONT (dirs), *Maîtresses de maison, maîtresse d'école : femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983.

FIRESTONE, Shulamith et Anne KOEDT (dits), *Notes from the Second Year : Radical Feminism*, New York, Radical Feminism, 1970.

FIRESTONE, Shulamith, *La dialectique du sexe*, Paris, Éditions Stock, 1972.

FLAX, Jane, « Postmodernism and Gender Relations in Feminist Theory », *Signs*, 12, 4, 1987 : 621-643.

FRIEDAN, Betty, *Femmes : le second souffle*, Montréal, Éditions Stanké, 1976. (Éd. française, 1983.)

GILLIGAN, Carol, *Une si grande différence*, Paris, Éditions Flammarion, 1982, (Édition française, 1986.)

GREER, Germaine, *La femme eunuque*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1969. (Éd. française, 1970.)

GREER, Germaine, *Sexe et Destinée*, Paris, Grasset, 1984. (Éd. française, 1986.)

GROSS, Elizabeth, « Philosophy, Subjectivity and the Body : Kristeva and Irigaray », dans : *PATEMAN*, Carole et Elizabeth

GROSS (dits), *Feminist Challenges. Social and Political Theory*, Boston, Northeastern University Press, 1986, 125-143.

GUERLAIS, Maryse, « Vers une nouvelle idéologie du droit statutaire : Le temps de la différence de Luce Irigaray », *Nouvelles questions féministes*, 1991, 16, 17 et 18, 63-92.

GUILLAUMIN, Colette, « Pratique du pouvoir et idée de Nature », 1) « L'appropriation des femmes », *Questions féministes*, 2, février ; 5-30 ; 2) « Le discours de la Nature », *Questions féministes*, 3, mai 1978, 5-28.

HANISCH, Carol, « The personal is Political » dans : Agel, Jerome, (dir.), *Radical Feminism*, New York, Ballantine Books, 1971, 152-157.

HELD, Virginia, « The Obligations of Mothers and Fathers », dans : Vetterling-Braggin, Mary (dir.), *Femininity, Masculinity and Androgyny*, New Jersey, Rowman and Littlefield, 1982.

HOLMLUND, Christine, « The Lesbian, the Mother, the Heterosexual lover : Irigaray's recordings of difference », *Feminist Studies*, XVII, 2, Summer 1991, 293-307.

IRIGARAY, Luce, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Éditions de Minuit, 1974.

IRIGARAY, Luce, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Éditions de Minuit, 1977.

IRIGARAY, Luce, *Le corps à corps avec la mère*, Paris, Éditions de la Pleine Lune, 1981.

IRIGARAY, Luce, *Éthique de la différence sexuelle*, Paris, Éditions de Minuit, 1984.

IRIGARAY, Luce, *Le temps de la différence. Pour une révolution pacifique*, Paris, Librairie générale française, 1989.

JOHNSTON, Jill, *Lesbian Nation, The Feminist Solution*, Simon & Schuster, New York, 1974.

KEMPENEERS, Marianne, « Questions sur les femmes et le travail : une lecture de la crise », *Sociologie et sociétés*, XIX, 1, avril 1987, 57-71.

KOFDT, Anne et Shulamith FIRESTONE (dirs), *Notes from the Third Year : Women's Liberation*, New York, 1971 [s.n.].

KOEDT, Anne, Ellen LEVINE et Anita RAPONE (dirs), *Radical Feminism*, New York, Quadrangle, 1973.

KRISTEVA, Julia, *Histoire d'amour*, Paris, Denoël-Gonthier, 1983.

KUYKENDALL, Éléonor H., « Toward an Ethic of Nurturance : Luce Irigaray on Mothering and Power », dans : TREBILCOT, Joyce (dir.), *Mothering : Essays in Feminist Theory*, Totowa, New Jersey, Rowman and Allan, 1983, 263-274.

LAMOUREUX, Diane, *Fragments et collages : essai sur le féminisme québécois des années '70*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1986.

LASVERGNAS-GREMY, Isabelle, « La trace du féminin dans la pensée ? Quelques échos des débats contemporains sur l'altérité », *Cahiers de recherche sociologique*, 4, 1, 1986 : 115-137,

LE BOURDAIS, Céline et Damaris ROSE, « Les familles monoparentales et la pauvreté », *Revue internationale d'action communautaire*, 16 / 56, 1986 : 181-188.

LE BOURDAIS, Céline, Pierre J. HAMEL et Paul BERNARD, « Le travail et l'ouvrage. Charge et partage des tâches domestiques chez les couples québécois », *Sociologie et sociétés*, XIX, 1, 1987 : 37-56.

LE BOURDAIS, Céline et Hélène DESROSIERS, « Les femmes et l'emploi : une analyse de la discontinuité des trajectoires féminines », *Recherches féministes*, 3, 1, 1990 : 119-134.

LECLERC, Annie, *Parole de Femme*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1974.

MATHEWS, G., « Le choc démographique : pas seulement une affaire de famille », *Revue internationale d'action communautaire*, 18 / 58, automne 1987, 9-16.

MILLET, Kate, *La politique du mâle*, Paris, Éditions Stock, 1974.

MORGAN, Robin *et al.* (dirs), *Sisterhood is Powerful*, New York, Vintage Books, 1970.

O'BRIEN, Mary, *La dialectique de la reproduction*, Montréal, Éditions du Remue-Ménage, 1981. (Éd. française, 1987.)

PAQUETTE, Louise, *La situation socio-économique des femmes : faits chiffres*, Québec, Les Publications du Québec, 1989.

Partisans, *Libération des femmes : année zéro*, 54-55, juillet-octobre, 1970.

PERON. Y., É. LAPIERRE-ADAMCYCK et D. MORISSETTE, « Les répercussions des nouveaux comportements démographiques sur la vie familiale : la situation canadienne », *Revue internationale d'action communautaire*, 18 158, automne 1987, 57-66.

QUÉNIART, Anne, *Le corps paradoxal, regards de femmes sur la maternité*, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1988.

QUÉNIART, Anne, « Maternité et prise en charge médicale : l'expérience de la solitude », dans : VANDELAC, Louise, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON *et al.* (dirs), *Du privé au politique : la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes, de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation*, Actes de la section d'études féministes, Congrès de l'ACFAS, 1989, Montréal, Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes / Centre de recherche féministe, 1990, 263-274.

RADICALESBIANS, « The Woman-Identified Woman », dans : KOEDT, Anne, Ellen LEVINE et Anita RAPONE, *Radical Feminism*, New York, New York Times Book, 1970.

RICH, Adrienne, *Naître d'une femme, la maternité en tant qu'expérience et institution*, Paris, Denoël-Gonthier, 1980. (Éd. française, 1980.)

ROMITO, Patricia et Françoise HOVELAQUE, « Travail des femmes et santé », *Nouvelles questions féministes*, 13, printemps 1986. 37-52.

RUDDICK, Sara. « Maternal Thinking », *Feminist Studies*, 6, 2,1980 : 342-367.

SCOTT. Joan. « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », dans : *Le genre de l'histoire, Les Cahiers du Groupe de recherche et information féministe (GRIF)*, 1987, pp. 125-153.

SEGAL, Lynne, *Is the future Female ? Trouble Thoughts on Contemporary Feminism*, Londres, Virago Press,1987.

SIMONS, Margaret A., « Motherhood, Feminism and Identity », *Women's Studies International Forum*, 7, 5, 1984. 349-359.

STANTON, Donna C., « Difference on Trial : A Critique of the Maternal Metaphor in Cixous, Irigaray, and Kristeva », dans : MILLER, Nancy K. (dir.), *The Poetics of Gender*, New York, Columbia University Press, 1986, 157-182.

ST-CERNY, Anne, « Histoire du mouvement de santé des femmes au Québec », dans : *À notre santé !*, Actes du colloque de la Fédération du Québec pour le planning des naissances, Montréal, 1989, 17-42.

TABET, Paola, « Fertilité naturelle, reproduction forcée », dans : MATHIEU, Nicole-Claude (dir.), *L'Arraînement des femmes : essais en anthropologie des sexes*, Paris, Cahiers de l'homme, 1985, pp. 61-147.

THIVIERGE, Nicole, *Écoles ménagères et instituts familiaux, un modèle féminin traditionnel*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982.

VANDELAC, Louise, *L'infertilité et la stérilité : l'alibi des technologies de procréation*, Paris, Université Paris VII, Jussieu, 1988. (Thèse de doctorat présenté au Département de sociologie).

VANDELAC, Louise, « Technologies de procréation : du "redéploiement" de la médecine à l'emprise du biopouvoir » VANDELAC, Louise, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON *et al.* (dirs), *Du privé au politique : la maternité et le travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes, de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation*, Actes de la section d'études féministes, Congrès de l'ACFAS, 1989, Montréal, Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes / Centre de recherche féministe, 1990, 243-262.

VANDELAC, Louise, Francine DESCARRIES, Gemma GAGNON *et al.* (dirs), *Du privé au politique : la 1990 maternité et le*

travail des femmes comme enjeux des rapports de sexes, de l'expérience de la maternité à l'enceinte des technologies de procréation. Actes de la section d'études féministes, Congrès de l'ACFAS, 1989, Montréal, Groupe interdisciplinaire d'enseignement et de recherche sur les femmes / Centre de recherche féministe.

YOUNG, Iris Marion, « Humanism, Gynocentrism and Feminist Politics », *Women's Studies International Forum*, 8, 1, 1985 : 173-183.

Fin du texte